# Aliénation ou émancipation ? La libération sexuelle dans trois romans d'Annie Ernaux : *Se perdre* (2001), *Les Années* (2008) *et Mémoire de fille* (2016)

Marie-Hélène Bernadet

Linnéuniversitetet, Växjö (Suède),
Département de français et de langues romanes

mhbernadet@yahoo.fr

**Résumé :** L'écriture érotique déployée par Ernaux s'inscrit dans un contexte social et nous invite à réfléchir à la question suivante : la sexualité humaine est-elle l'émanation d'un conditionnement culturel et social ? La libération de la femme et l'apparition de l'amour libre ont certes ouvert des possibilités dans l'espace intime au sein des démocraties modernes, bouleversant la perception qu'ont les individus de leur intimité. Cependant, cette transformation sociale semble aussi, dans certains cas, avoir abouti à un leurre et à une manipulation généralisée dont la femme est la première victime. N'est-ce pas ce que les témoignages de Annie Ernaux, dominés par une érotique à tendance doloriste, laissent entrevoir ? Notre prémisse sera que son écriture peut servir de base à une démonstration de la manière dont la société (par ses concepts issus du patriarcat, par ses images médiatiques, publicitaires, etc.) influence directement les comportements amoureux et les pratiques sexuelles des individus.

**Mots-clés :** émancipation féminine, sexualité, domination masculine, écriture érotique, sociologie.

## Introduction

Chez Ernaux, l'exposition de la sexualité dans l'écriture n'est pas uniquement objet de fiction, mais fait également office de témoignage social critique. La femme est au cœur de la révolution sociale. À travers l'expérience personnelle qu'elle décrit dans *Se perdre* (2001), *Les Années* (2008) et *Mémoire de fille*[1] (2016), Ernaux amène le lecteur à réfléchir sur la condition féminine et sur ce que cela implique pour une femme de vouloir vivre une vie sentimentale et sexuelle libre. *Se perdre* et *Mémoire*

1. Pour les citations, nous utiliserons respectivement les abréviations suivantes : LA (*Les années*), SP (*Se perdre*) et MDF (*Mémoire de fille*).

*de fille* sont avant tout le récit d'une aliénation amoureuse et sexuelle, ce qui peut orienter notre réflexion vers les limites et les conséquences de l'émancipation de la femme et de l'égalité supposée entre hommes et femmes dans les rapports de couple. Ernaux semble faire la démonstration que la sexualité n'est pas forcément source d'épanouissement, qu'elle produit dans certains cas une dépendance qui peut mener à la destruction du « moi » et à l'oubli de soi. Pour tenter de répondre à cette problématique, nous nous baserons principalement sur les travaux de Baudrillard sur la société de consommation, de Giddens sur les métamorphoses de l'intimité dans les sociétés modernes et du philosophe Byung-Chul Han sur la disparition de l'imaginaire érotique.

## 1 Une approche sociologique et personnelle de la condition féminine

*Les Années* peut être considéré comme une œuvre essentielle au niveau sociologique dans la mesure où son auteur rend compte de tous les stades de l'évolution de la condition féminine d'après-guerre, dans une approche à la fois universelle et personnelle. Voici comment Ernaux elle-même définit son roman au cours de l'écriture de ce dernier : « [...] l'idée lui est venue d'écrire "une sorte de destin de femme", entre 1940 et 1985, quelque chose comme *Une vie* de Maupassant, qui ferait ressentir le passage du temps en elle et hors d'elle, dans l'Histoire, un "roman total" [...]. » (LA, p. 166.) Nous retrouvons dans ce roman les moments-clé de l'émancipation féminine mais également – et c'est sans doute le plus intéressant – les doutes et les sentiments contradictoires ressentis par la plupart des femmes au coeur de cette révolution soudaine. La femme moderne, en disposant de son corps, acquiert une liberté indéniable mais se retrouve en même temps exposée à une nouvelle forme de pression : « L'injonction de se réaliser. » (LA, p. 96.) La question de l'égalité entre hommes et femmes est la problématique centrale de cette époque de transition et la libération sexuelle pour les femmes passe par la légalisation de la pilule :

> Le plus défendu, ce qu'on n'avait jamais cru possible, la pilule contraceptive, était autorisé par une loi. [...] On sentait bien qu'avec la pilule la vie serait bouleversée, *tellement libre de son corps que c'en était effrayant. Aussi libre qu'un homme.* (LA, p. 95, nous soulignons.)

Cet extrait introduit l'idée d'une liberté soudaine dont on ne saurait exactement quoi faire, du moins dans un premier temps. Il est à souligner à ce propos que les femmes des années 1950 et 1960 ont jusqu'alors vécu la sexualité en qualité d'otages d'une société en proie à des courants contradictoires :

> Prises entre la liberté de Bardot, la raillerie des garçons qu'être vierge c'est malsain, les prescriptions des parents et de l'Église, on ne choisissait pas. Personne ne se demandait combien de temps ça durerait, l'interdiction d'avorter et de vivre ensemble sans se marier. *Les signes de changements collectifs ne sont pas perceptibles dans la particularité des vies* [...]. (LA, p. 77, nous soulignons.)

L'incarnation de cette sexualité d'époque, on la retrouve dans *Mémoire de fille,* qui relate la première expérience sexuelle de la jeune Annie à 18 ans. Dans le contexte des années 1950, cette expérience du sexe hors mariage peut être considérée comme transgressive puisqu'elle est totalement réprouvée par la société. Le récit de *Mémoire de fille* est l'histoire d'un tâtonnement dans la volonté éprouvée par une jeune fille de vivre sa sexualité en dépit des interdictions. C'est aussi l'expérience de l'émancipation d'une femme en avance sur l'Histoire : « [...] dix ans avant la révolution de Mai, j'étais sublime d'intrépidité, une avant-gardiste de la liberté sexuelle [...] » (MDF, p. 57). Cependant, l'héroïne n'est pas totalement maîtresse de sa destinée de femme dans cette première expérience amoureuse. D'une part, elle cherche à perdre sa virginité à tout prix : « Je ne sais pas à quel moment elle, non pas se résigne, mais consent à perdre sa virginité. Veut la perdre. Elle collabore. » (MDF, p. 45.) D'autre part, elle subit la loi masculine pendant l'acte sexuel, il est même question de violence au cours de l'acte : « Elle n'a pas le temps de s'habituer à sa nudité entière, son corps d'homme nu, elle sent aussitôt l'énormité et la rigidité du membre qu'il pousse entre ses cuisses. Il force. Elle a mal. » (MDF, p. 43.) Le corps d'Annie devient un simple objet mis à la disposition du désir de l'homme. Cette situation met en échec l'image romantique que la jeune fille avait de l'amour avant sa rencontre avec le moniteur : « Elle est sûre qu'elle doit "se garder pour lui" et ressent comme une faute contre le grand amour de connaître déjà le plaisir toute seule. [...] elle n'est que sentiment. Entre le sexe et l'amour, le divorce est total. » (LA, p. 69.)

## 2 La mise en scène médiatique de l'émancipation féminine et de l'intimité

Les réflexions sociologiques d'Ernaux sur la société post-soixante-huitarde et la révolution sexuelle, qu'elle expose dans *Les Années,* rejoignent en grande partie l'état des lieux exposé par Baudrillard dans *La société de consommation.* Aussi nous a-t-il semblé pertinent de corroborer et d'approfondir les propos d'Ernaux en les mettant en dialogue avec ceux de Baudrillard. Dans *Les Années*, Ernaux nous livre les états paradoxaux d'une nouvelle société qui, si elle se veut libertaire, semble en même temps vouloir faire le bonheur des citoyens malgré eux. L'injonction à avoir une sexualité épanouie à tout prix est, pour l'individu moderne, plus une source de tension qu'un espace d'épanouissement personnel. La sexualité devient l'affaire de tous et s'échappe totalement de la sphère strictement privée pour envahir l'espace public :

> La revue *Parents* enseignait aux femmes frigides à se stimuler jambes écartées devant un miroir. Dans un tract distribué dans les lycées, Le D^r^ Carpentier invitait les élèves à se masturber pour tromper l'ennui des cours [...]. Pour se perfectionner, on achetait le petit livre rouge, suédois, avec des photos montrant toutes les positions possibles. On allait voir *Techniques de l'amour physique.* (LA, p. 114.)

La soi-disant liberté des moeurs s'apparenterait en fait davantage à un leurre organisé visant à faire de l'individu, et de la femme en particulier, un être de consommation programmé, un « *homo consumans* », pour reprendre les termes de Baudrillard (1970 : 143). Le sociologue explique que la sexualité a été ainsi récupérée par le sys-

tème des *mass media* et des loisirs pour en faire un produit de consommation comme un autre :

> Partout il est question de l'« explosion sexuelle », de l'« escalade de l'érotisme ». La sexualité est « à la une » de la société de consommation [...]. La mutation sociale et sexuelle se fait ainsi selon des voies frayées, dont l'érotisme « culturel » et publicitaire demeure le terrain expérimental. (1970 : 226-227.)

La performance a remplacé le lieu de l'imaginaire et du fantasme dans les rapports intimes, annihilant au passage toute rencontre intersubjective entre hommes et femmes. Il est avéré que, dans ce processus, la femme moderne est perdante à plus d'un titre ; elle n'est pas considérée comme un individu à part entière mais davantage comme un objet de consommation : « La femme se "consomme" à travers la libération sexuelle, la libération sexuelle se "consomme" à travers la femme. » (1970 : 216). L'absence de désir au profit de la performance est également constatée par le philosophe Byung-Chul Han, qui la considère comme dangereuse pour les rapports humains car elle est une « profanation de l'Éros ». Pour Han, la société de consommation de notre époque, parce qu'elle encourage l'usage de la pornographie dans ses messages (publicitaires) quotidiens, contribue à la perte de l'Altérité dans les rapports à autrui et donc à « l'agonie de l'Éros » : « Le capitalisme avive la pornographie de la société en exposant et en montrant toute chose comme marchandise. Il ne connaît pas d'autre usage de la sexualité. Il profanise l'Éros pour en faire du porno. » (2015 : 65.) Y aurait-il donc, comme l'avance Byung-Chul Han dans son analyse de l'expérience érotique qui « se dérobe à tout pouvoir » (2015 : 8), une volonté sociale et politique d'empêcher le déploiement du désir et de l'imaginaire érotique ? Les comportements intimes des individus doivent-ils obligatoirement faire l'objet d'un encadrement structurel, voire d'une forme de contrôle ? Malgré les avancées notoires qu'elle a suscitées, l'émancipation de la femme reste relative et le témoignage apporté dans *Les Années* semble bien le confirmer : « Plus que jamais les femmes constituaient un *groupe surveillé*, dont les comportements, les goûts et les désirs faisaient l'objet d'un *discours* assidu, d'une attention inquiète et triomphante. » (LA, p. 180, nous soulignons.) Baudrillard va dans le même sens quand il explique comment la politique a permis la révolution sexuelle tout en en créant elle-même les conditions :

> L'émancipation de certaines femmes (et celle relative de toutes, pourquoi pas ?) n'est en quelque sorte que le bénéfice secondaire, la retombée, l'alibi de cette immense opération stratégique qui consiste à *circonscrire dans l'idée de la femme et de son corps tout le péril social de la libération sexuelle* [...]. (1970 : 217.)

## 3 Hyperréalité érotique et manifestations aliénantes de la sexualité dans l'écriture

L'écriture ernausienne en général est soumise à une volonté exacerbée du réel et, dans le thème qui nous intéresse, à une hyperréalité des manifestations du sexe. On pourrait parler ici d'une forme de degré zéro de l'érotisme car Ernaux semble envisager

la sexualité sous l'angle d'une forme d'addiction. Elle semble aliénée à ses propres pulsions sexuelles : « Depuis H il lui faut un corps d'homme contre elle, des mains, un sexe dressé. L'érection consolatrice. » (MDF, p. 60.) L'érotisme ernausien rejoint l'idée de mort et de destruction et témoigne du contraire d'une sexualité hédoniste et épanouissante : « Ce besoin d'homme, qui est si terrible, voisin du désir de mort et anéantissement de moi, jusques à quand… » (SP, p. 32.) Il semblerait qu'une forme d'anti-érotisme traverse l'écriture d'Ernaux, comme une sorte de reflet-miroir de la sexualité des sociétés modernes. Comme nous l'avons vu précedemment avec Byung-Chul Han, l'érotisation de masse véhiculée par les *mass media* repose le plus souvent sur une banalisation de la pornographie. Il existe une confusion entre pornographie et érotisme qui exerce une influence plus ou moins grande sur les pratiques sexuelles des individus. Ernaux évoque cette forme de sexualité formatée et il est intéressant de remarquer à ce propos l'intertextualité d'un roman à l'autre sur ce sujet.

> Les couples quadragénaires regardaient les films X de Canal+. Devant les queues infatigables et les vulves rasées en gros plan, ils étaient saisis d'un désir technique, étincelle lointaine sans rapport avec le feu qui les poussait l'un vers l'autre dix ou vingt ans auparavant […] Ils s'endormaient avec la satisfaction de se sentir *normaux*. (LA, p. 160, nous soulignons).

Ce type de sexualité normative se retrouve également répercuté et consigné dans les relations amoureuses successives d'Annie :

> Regardé sans décodeur un film X à Canal+, pour la première fois. Surprise au début de voir (très bien, surtout quand la caméra est proche) ces sexes en gros plan. Peu excitant, très mécanique […] Pas vu en entier. Cependant ce matin, les images me poursuivent, elles sont un *mode d'emploi* parfaitement clair. Voir faire est beaucoup plus performatif qu'imaginer faire à partir des mots. (SP, p. 236.)

La suite se déroule *comme un film X* où la partenaire de l'homme est à contretemps, ne sait pas quoi faire parce qu'elle ne connaît pas la suite. « *Lui seul en est le maître*. […] Il la fait glisser au bas de son ventre, la bouche sur sa queue. […] Il n'y a pas plus de cinq minutes qu'ils sont entrés dans la chambre. » (MDF, p. 44, nous soulignons.) Dans ces deux passages, Ernaux fait référence à la disparition de la spontanéité de l'élan amoureux et de l'imaginaire érotique. Ses exemples illustrent bien la théorie de la « pornographisation du monde » de Byung-Chul Han ; selon ce dernier, le porno, en étant « plus sexuel que le sexe » supprime toute possibilité de sexualité vivante : « Ce qu'il y a d'obscène dans le porno, ce n'est pas un excès de sexe, mais le fait qu'il est sans sexe. » (2015 : 59.)

D'autre part, dans le contexte de pornographie ambiante qui est le nôtre à l'époque moderne, la sexualité perd de son sens et de sa vitalité dans la mesure où l'Autre – censé représenter l'être aimé – y est souvent réduit à un simple objet de consommation et de plaisir. Narcissisme et plaisir individuel deviennent alors les mots d'ordre, au détriment d'une intersubjectivité entre les êtres (et entre les sexes). C'est ce que Byung-Chul Han appelle « l'enfer de l'identique » (2015 :77) et que Ernaux révèle à la fois dans son approche collective et dans son expérience personnelle :

> Les autres étaient désincarnés, sans voix ni odeur ni gestes, ils ne nous atteignaient pas. Ce qui comptait, c'est ce qu'on pouvait faire avec eux, la loi d'échange, le plaisir. [...] On évoluait dans la réalité d'un monde d'objets sans sujets. (LA, p. 233)

Dans *Se Perdre*, Ernaux revendique pourtant le droit à un ressenti différent qui laisserait la place au sentiment et à la subjectivité :

> Je n'ai pu dormir, me détacher de son corps, qui, parti, était encore là, en moi. Tout mon drame est là, mon incapacité à oublier l'autre, à être autonome, je suis poreuse aux phrases, aux gestes des autres, et même mon corps absorbe l'autre corps. (SP, p. 27-28.)

Ceci peut expliquer la souffrance dont elle est l'objet tout au long de la relation, car l'indifférence amoureuse de son amant, surtout intéressé par le sexe épisodique et narcissique, la contraint à subir cet « enfer de l'identique ». Comme le souligne Han, « le désir de l'autre cède la place au confort du même » (2015 : 46). Occultant la notion d'intersubjectivité nécessaire à une relation équilibrée, l'amant russe d'Ernaux, pour citer Han, « recherche l'immanence commode, et finalement confortable, du même » (2015 :46). Cette situation ressemble aussi à ce que Giddens nomme « la sexualité compulsionnelle et épisodique » (1992 : 146) et qui, d'après lui, marque le retour du phallus, de la manifestation de la domination masculine et de la soumission de la femme en matière de sexualité. L'un des problèmes principaux décrit par Giddens est que, sous l'influence de la pornographie ambiante qui « laisse clairement entendre que les femmes sont des objets, et nullement des sujets du désir sexuel » (1992 : 149), les hommes « n'entreprennent de découvrir ce que veulent les femmes et de n'affronter le désir féminin qu'à partir de leur propre expérience » (1992 : 150).

## 4 Sexualité, féminisme et émancipation : vers un acte manqué ?

En lisant certains passages de *Se perdre* et de *Mémoire de fille*, on peut légitimement se demander si l'émancipation de la femme a bien eu lieu pour l'héroïne, tant les rôles masculins et féminins traditionnels sont maintenus dans l'histoire qui est racontée. Ce n'est pas caricaturer que de dire que, dans ces deux histoires, la femme attend en vain de l'amour de son partenaire qui, lui, se contente de sexe facile et fuit l'intimité sentimentale. Dans *Mémoire de fille*, en particulier, Ernaux fait la description de la domination masculine qui s'exerce sur elle à travers le comportement brutal de son partenaire dans l'acte sexuel : « Ce n'est pas à lui qu'elle se soumet, c'est à une *loi indiscutable, universelle*, celle d'une sauvagerie masculine qu'un jour ou l'autre il lui aurait fallu subir. Que cette loi soit brutale et sale, c'est ainsi. » (MDF, p. 45, nous soulignons.) Il s'agit là d'un exemple de contrainte sociale explicite et d'« incorporation de la domination » (Bourdieu, 1998 : 39). Bourdieu explique que la domination masculine a fait de l'acte sexuel le principal instrument de subordination de la femme parce que « ce principe crée, organise, exprime et dirige le désir, le désir masculin comme désir de possession, comme domination érotisée, et le désir féminin comme désir de la domination masculine [...] » (Bourdieu, 1998 : 37). L'impuissance avec

laquelle Annie subit cette domination met totalement en échec son projet d'émancipation initial et peut illustrer ce que Luce Irigaray déplore lorsqu'elle constate l'absence d'éthique sexuelle : « [...] la sexualité serait devenue l'enjeu d'un pouvoir et d'une douleur. » (Irigaray, 1985 : 117.) Selon Irigaray, la femme, dont la « chair [...] est demeurée ignorée, imaginée comme chaos, abîme ou rebus » (1985 : 117), a encore tout à inventer pour sortir du néant et exprimer sa vrai nature. Le lieu de la différence sexuelle serait l'endroit où « l'intelligence encore silencieuse du féminin » (1985 : 119) pourrait se libérer, au même titre que le masculin pourrait s'enrichir et se nuancer. Ce lieu utopique de la différence sexuelle prônée par Irigaray n'apparaît nullement dans les relations doloristes d'Ernaux. La découverte de la sexualité se résume pour Annie à « son entrée dans le sexuel pur » (MDF, p. 45) imposé par la loi masculine en dehors de tout espace de complicité intersubjective. Dès l'adolescence, la sexualité est presque envisagée sur le mode de la prostitution et de manière anorgasmique pour la femme : « Ils vont droit au but, ils s'y croient autorisés par sa réputation. [...] Trois minutes entre les cuisses, toujours. [...] Aucun orgasme jamais. » (MDF, p. 60.) Il est question d'une femme qui se considère ensuite elle-même comme une sorte de « pute initiatrice » : « Moi, je suis l'écrivain, la pute, l'étrangère, la femme libre aussi. » (SP, p. 26.) Dans l'esprit d'Ernaux, une femme qui vit librement sa sexualité et multiplie les aventures s'assimile, comme le veut la tradition patriarcale, à une prostituée. Et c'est donc ainsi qu'elle se considère elle-même : « [...] serais-je en quelque sorte une initiatrice ? Ce rôle m'enchante, mais il est fragile, ambigu. Il n'est pas promesse de durée (il peut me repousser comme une pute). » (SP, p. 32.)

Le plus souvent, dans la relation entre Annie et son amant russe, c'est la femme qui est à la disposition de l'homme, tant sur le plan sexuel que sur le plan émotionnel : « Que de fois ai-je attendu, me préparant, "belle", accueillante, puis rien. Cela n'a pas eu lieu » (SP, p. 26) ; « Je vais laver le sol, les chiottes, faire un peu de propreté pour l'accueillir, le "mâle", l'homme, celui que je reconnais comme un dieu quelques temps, avant la désillusion, l'oubli » (SP, p. 67). Le sexe domine tout à fait la relation (« Il ne m'appelle jamais autrement que pour faire l'amour », SP, p. 47) et tout est organisé pour favoriser la jouissance masculine. Dans cette optique, la femme se veut soumise et adorante : « Adoration de son sexe. Je pense aux peintures du Christ nu, décollé de la croix, quand il est à demi soulevé, voulant me voir le caresser, jouissant de cette image de moi, adorante. » (SP, p. 43.) La mise en scène de la jouissance masculine est évidente dans *Se perdre* et elle prend le plus souvent forme autour de la pratique de la fellation. « Je mesure la force de mon attachement à mon goût ou mon dégoût du sperme. » (SP, p. 187.) Le corps de l'homme, ici, est donc limité à son sexe en tant qu'organe, il ne jouit qu'à partir de lui. Plus le sexe de l'homme occupe l'espace de la narration et plus s'affirme la question de l'invisibilité de la femme, dans sa dimension corporelle et psychique : « Il aime tout ce qui met en valeur sa virilité et son narcissisme (le branler par-derrière, il regarde ma main, *je suis invisible*). » (SP, p. 130, nous soulignons.) La femme, réduite à une simple main, accepte de voir son image et son corps disparaître pour favoriser la jouissance de l'homme ; elle n'est plus qu'un instrument de fantasme : « [...] il est penché, regardant ma main le branler (je suis par-derrière). Je sens qu'il retrouve une attitude de son adolescence [...], un fantasme. [...] Les hommes se regardent et nous les regardons ? » (SP, p. 131.) En

se mettant ainsi entièrement à la disposition de l'homme, Annie croit qu'il va finir par s'attacher à elle mais c'est en fait une « hétéronomie [2] » qui s'installe. Son besoin d'amour est totalement nié.

## Conclusion

Cette étude aura donc permis de mettre à jour les éléments de soumission et d'aliénation visibles dans les romans *Se perdre, Les Années* et *Mémoire de fille* et de s'interroger sur les conditions d'émancipation de l'héroïne. Ce qui ressort des textes d'Ernaux, c'est que l'émancipation voulue par les mouvements féministes des années 1960 et 1970 ont impliqué pour les femmes un prix à payer, celui de l'injonction sociale à vivre leur vie de femme selon un nouveau modèle « imposé » par le féminisme et relayé par la société de consommation. La femme souhaite sa liberté sexuelle, recherche le plaisir mais elle est en même temps soumise à la volonté d'autrui et peine à se défaire des dictats d'une société en pleine mutation. Comme le disait Michel Brix, la sexualité reste une utopie [3]. Elle est une création à inventer par chaque individu dans le cadre d'une intimité laissant la place au mystère et à l'intersubjectivité et non dans l'espace confus de la sphère publique de consommation. Il est urgent de sortir de la logique de réification des individus – et des femmes en particulier – imposée par la société de consommation. Son invisibilité, la femme l'entretient aussi elle-même, en occultant ou en sous-estimant ses propres capacités créatrices. Comme l'affirme Irigaray, « le féminin n'a pas encore déployé sa morphologie [4] ».

## Bibliographie

Baudrillard, Jean (1970). *La société de consommation.* Gallimard. Folio essais.

Bourdieu, Pierre (1998). *La domination masculine.* Éditions du Seuil.

Ernaux, Annie (2001). *Se perdre.* Collection Folio (n° 3712). Gallimard.

Ernaux, Annie (2008). *Les années.* Collection Folio (n° 5000). Gallimard

Ernaux, Annie (2016). *Mémoire de fille.* Gallimard.

Giddens, Anthony (2004). *La transformation de l'intimité. Sexualité, amour et érotisme dans les sociétés modernes.* Éditions du Rouergue (traduit de l'anglais).

Irigaray, Luce. « Sur l'éthique de la différence sexuelle ». In : Les Cahiers du GRIF, N. 32, 1985. L'indépendance amoureuse, p. 115-119.

Han, Byung-Chul (2015). *Le désir, ou l'enfer de l'identique.* Autrement (traduit de l'allemand).

2. Notion introduite par Bourdieu et qui désigne une « prétendue féminité [qui] n'est souvent pas autre chose qu'une forme de complaisance à l'égard des attentes masculines » (1998 : 94). Il y est question de dépendance, notamment affective.

3. Michel Brix. *L'amour libre. Brève histoire d'une utopie.* Éditions du Sandre, 2008.

4. Irigaray, p. 117